

**André Boyer**  
**Université de Nice Sophia-Antipolis**  
**Juin 2014**

## **EN LISANT NIETZSCHE**

### **L'existence n'a pas de sens ?**

L'existence n'a pas de sens, la vie n'a pas de valeur, aucun effort n'a d'utilité.  
Tout se vaut, le bien et le mal, la beauté et la laideur.

Tout est néant.

Les états dépressifs, dans lesquels nous tombons parfois, rendent assez bien compte des affirmations précédentes. Il y a des matins où nous devons faire les plus grands efforts sur nous-mêmes pour nous lever: à quoi bon ? Il y a des jours où nous ne ressentons aucun sentiment de joie, pire encore, aucun sentiment de peine. Nous sommes indifférents à tout.

Derrière ces manifestations de dépression individuelle, Nietzsche décèle celle de toute une société. D'où vient-elle, cette dépression qui fait perdre tout sens à la vie? Que s'est-il passé ? Quelle déception, quelle trahison, quels échecs répétés l'expliquent ?

À ces questions, Arthur Schopenhauer (1788-1860) a une réponse. Pour lui, la cruauté de l'existence dévalue la vie, qui n'est qu'une lutte incessante pour satisfaire nos désirs aveugles, tyranniques qui, on le sait bien en marketing, nous laissent sur notre faim dès qu'ils sont satisfaits pour nous jeter dans une nouvelle quête, encore plus désespérée<sup>1</sup>. Pour Schopenhauer, puisque *la vie balance, tel un pendule, entre la douleur et l'ennui*, la seule issue consiste à renoncer au désir, à nier la volonté de vivre, en végétant comme une personne qui a renoncé à tout ce qui est vivant en elle...

Charmante perspective que celle que nous propose Schopenhauer! drôle d'aboutissement ! **Comment la vie, chez l'homme, en est-elle arrivée à se nier**

---

<sup>1</sup> « Cet effort qui constitue le centre, l'essence de chaque chose, c'est au fond le même, nous l'avons depuis longtemps reconnu, qui, en nous, manifesté avec la dernière clarté, à la lumière de la pleine conscience, prend le nom de *volonté*. Est-elle arrêtée par quelque obstacle dressé entre elle et son but du moment : voilà la *souffrance*. Si elle atteint ce but, c'est la satisfaction, le bien-être, le bonheur. Ces termes, nous ne pouvons les concevoir que dans un état de perpétuelle douleur, sans bonheur durable. Tout désir naît d'un manque, d'un état qui ne nous satisfait pas ; donc il est souffrance, tant qu'il n'est pas satisfait. Or, nulle satisfaction n'est de durée ; elle n'est que le point de départ d'un désir nouveau. Nous voyons le désir partout arrêté, partout en lutte, donc toujours à l'état de souffrance ; pas de terme dernier à l'effort ; donc pas de mesure, pas de terme à la souffrance.[...] La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ; ce sont là les deux éléments dont elle est faite, en somme. De là ce fait bien significatif par son étrangeté même : les hommes ayant placé toutes les douleurs, toutes les souffrances dans l'enfer, pour remplir le ciel n'ont plus trouvé que l'ennui. » (Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* Livre IV, §§. 56-57, tr. fr. A. Burdeau Alcan / P.U.F. éd., tome 1, pp. 323-326)

## **elle-même ?**

Nietzsche ne suit pas son ex-maître Schopenhauer sur cette voie. Il soupçonne notre civilisation d'en être la cause. Plus précisément, ce seraient les principes que nous a inculqués la religion qui seraient à l'origine du nihilisme de notre société, donc du nôtre. Mais nous sommes aujourd'hui immergés dans un monde assez incroyant et pourtant force est de constater que rien n'a changé quant à la réalité de ce nihilisme.

Aussi devons nous expliciter l'analyse de Nietzsche sur ses causes qui seraient issues de notre société.

Ce qui provoque notre nihilisme, c'est plus précisément notre amour déçu de la vérité, notre conscience blessée, notre rigueur niée, nos scrupules ignorés, notre honnêteté intellectuelle bafouée. Nous voyons bien que, dans la vie réelle, tout ce auquel nous croyons ne sert à rien, ne trouve pas le début d'une application, que partout et toujours triomphe le mensonge, l'hypocrisie, la mauvaise foi, la méchanceté. Il suffit d'allumer la TV quelques minutes pour comprendre que ce n'est pas l'exigence de vérité qui triomphe ici-bas.

Nous tenons l'explication : **comme rien ne vient confirmer ici-bas la mise en pratique concrète de nos valeurs, nous voilà abandonnés, sans direction.**

Et la vie n'a pas de sens.

*Pourtant, si c'était l'inverse ? Voilà la proposition fondamentale que nous apporte Nietzsche.*

## **Le nihiliste à la recherche d'un but**

L'intuition fondamentale de Nietzsche consiste à considérer que le nihilisme ne résulte pas de la chute des valeurs mais du besoin de croire.

En effet, nous avons besoin de croire en un idéal, une idole, une divinité, qui, lorsqu'ils s'effondrent, nous entraînent avec eux dans leur chute, que ce soit une utopie politique, le départ de celle ou de celui que nous aimions ou notre plan de carrière qui tombe à l'eau.

Le XX<sup>ème</sup> siècle a vu le socialisme, cette religion de substitution, se dissoudre dans une brume sanglante. L'archipel du Goulag, la révolution culturelle chinoise, le génocide du peuple khmer, la chute du mur de Berlin ont été vécus comme des traumatismes majeurs par les croyants du socialisme qui ont dû précipitamment se convertir à d'autres idoles, la publicité ou excellent les anciens trotskistes, la célébration du profit ou l'idole sacrée de l'Europe autour des anciens de Mai 68 reconvertis comme Daniel Cohn Bendit.

Or Nietzsche nous fait savoir qu'il est inutile de chercher des idoles de substitution et vain aussi de revenir en arrière à la quête du *vrai* socialisme, du *vrai* amour ou de l'entreprise qui croira *vraiment* en nous.

Le problème est ailleurs: l'homme se sent coupé en deux, avec une partie de lui-même qui croit au Bien et l'autre qui croit au Vrai. Il voudrait adhérer aux mensonges qui lui permettent de vivre mais il sait qu'il n'en a plus le droit. Alors, puisqu'il ne croit plus en rien, sans hiérarchie de préférences, le nihiliste ne sait ni s'engager ni renoncer.

Le *scepticisme* devient sa nouvelle croyance, puisqu'il ne peut vivre sans espérance. Ce scepticisme lui offre un confort intellectuel, un tranquillisant qui lui évite l'action. Il faut aussi que les autres soient comme lui, sceptiques et résignés.

Il ne peut pas accepter que son voisin, son collègue soit supérieur à lui, ce qui lui renverrait une image négative : il ne veut ni admirer, ni mépriser. Il faut que rien ne le dépasse, ni Dieu, ni maître, rien vers quoi grandir.

Puis, puisqu'il a perdu tous ses idéaux, il lui reste une dernière aspiration, le bonheur.

*Le bonheur, nous dit Nietzsche, est l'idéal nihiliste par excellence, car on ne désire être heureux qu'en dernier recours, lorsque l'on n'a plus le courage ni de désirer, ni de vouloir.*

### **Le principe de précaution ou la vie, il faut choisir...**

Certes, le bonheur est un état désirable. Mais Nietzsche nous rappelle qu'il n'est que la conséquence de la réalisation d'un but plus élevé, car nous ne sommes vraiment heureux que lorsque nous avons réalisé un projet, surmonté un obstacle, réussi un pari, augmenté notre force.

Si nous n'aspérons au bonheur qu'en tant que tel, il fuira sans cesse devant nous comme un mirage, car ce bonheur-là, dépourvu de but, de contenu, d'enjeu, n'est que néant puisqu'il n'est défini que par l'absence, l'absence de douleur, l'absence de désir, l'absence de danger.

Comme le nihiliste à la recherche du bonheur ne supporte aucun trouble intérieur, il obtient ce dernier à l'aide de psychotropes, de tranquillisants et d'antidépresseurs, mais aussi de raison, de planification et de rationalisation.

Car l'une des armes les plus efficaces pour tuer le désordre créateur en nous reste le *travail*. En ces temps de chômage de masse qui voit s'exacerber la *peur* de ne pas *avoir* de travail, on le célèbre comme la voie par excellence de la réalisation de soi.

Mais cette idée d'un travail émancipateur et épanouissant correspond-elle vraiment à sa réalité économique et sociale? Trouver sa place sur le marché du travail n'implique t-il pas plutôt le contraire, qui consiste à nous dépouiller de tout ce qui fait notre originalité pour nous y adapter, pour répondre aux exigences des managers et pour nous laisser absorber par la culture de l'entreprise ?

Nietzsche a écrit à ce sujet :

*« Au fond, on sent aujourd'hui à la vue du travail qu'il constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et qu'il permet d'entraver fortement le développement de la raison, le goût de l'indépendance. Car il nécessite une extraordinaire quantité de force nerveuse qui n'est plus alors disponible pour la réflexion, la méditation, la rêverie, l'amour et la haine. Il offre constamment un but médiocre, tout en assurant des satisfactions simples et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur offre davantage de sécurité et comme l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême... »* ( Nietzsche, Aurore, III, 173)

En effet, comme l'avait observé Pascal, le travail est un divertissement qui détourne notre attention de nos angoisses, de nos rêves, de notre tohu-bohu intérieur, qu'il soit destructeur ou créateur. Pour compléter le tableau de cette conception aseptisée du bonheur, s'ajoutent au travail comme tranquillisant, l'obsession de la santé qui conduit à l'hypocondrie et au tourment de la longévité.

Comme l'observe Nietzsche, nos sociétés vivent sous ce qu'il nomme « *la tyrannie de la crainte* ». Aussi, nos institutions, nos lois et nos préceptes de vie ne visent

jamais à encourager une vie riche, créatrice et intense mais à décourager ou à interdire ce qui pourrait lui nuire.

« *Fais attention !* » pourrait résumer toutes les recommandations qui visent à nous écarter des risques de la vie.

Au plan national, un Président sénile a inscrit, avec l'assentiment général, « le principe de précaution » dans la Constitution Française !

Le principe de précaution !!

Au plan continental, l'Union Européenne nous protège: grâce à elle, plus d'inflation, plus de guerres !

**À la place de la soif de vivre, c'est la peur qui nous gouverne.**

En voulant éliminer tout risque, nous amputons la vie de tout ce qui pourrait nous déranger, mais évidemment aussi de tout ce qui pourrait nous inspirer, nous enrichir, nous renforcer : l'obsession sécuritaire a rétréci l'être humain.

Mais de quoi diable avons-nous peur ?

Que voulons nous fuir ?

### **Souffrir ? Et puis quoi encore ?**

De quoi diable avons nous peur ? Nous avons à l'évidence peur de souffrir.

Le bonheur nihiliste s'efforce de bannir toute source potentielle de souffrance. Certes, il est naturel de fuir la souffrance et de rechercher le plaisir. Mais la douleur est-elle pour autant le mal absolu ?

Jamais, grâce aux progrès de la médecine et à l'amollissement des mœurs, nous n'avons si peu souffert dans l'histoire de l'humanité. Mais, moins nous souffrons, plus nous devenons sensibles à la souffrance et plus nous avons l'impression de souffrir à tout propos.

Nietzsche relève ainsi que : « *notre bien-être économique fait croître notre sensibilité. On souffre des plus menues souffrances. Notre corps est mieux protégé, notre âme plus malade* » (Fragment posthume, 1886-1887,7)

Pour Nietzsche, l'obsession de la douleur et de son contraire, le plaisir, est le signe de l'épuisement de celui qui n'a plus assez de force pour affronter la douleur. Il observe que : « *Les hommes créateurs ne prennent jamais le plaisir et la douleur pour des questions ultimes de valeur, il faut vouloir les deux si on veut aboutir à quoi que ce soit* » (Fragment posthume, été 1887, 2)

Sans la douleur, aucune expérience, aucun apprentissage n'est possible. Elle est nécessaire à l'expérience du plaisir lui-même :

« *Et si plaisir et déplaisir étaient liés par un lien tel que celui qui veut avoir le plus possible de l'un, le plaisir, doive avoir aussi le plus possible de l'autre ?* » (Le Gai savoir, I, 12).

Au fond, nous savons bien, de part nos expériences, que cette observation de Nietzsche est triviale. Chaque occasion de plaisir peut-être la source d'une douleur potentielle. Chercher une grande histoire d'amour signifie qu'il faut être prêt à affronter un grand chagrin d'amour. Réduire le périmètre de ses expériences à celles où nous ne risquons pas d'être déçus, blessés, trahis, ramène notre vie à l'insignifiant : celui qui n'a jamais souffert n'aura que des joies superficielles.

D'ailleurs la douleur est parfois inhérente au plaisir lui-même, c'est le cas lorsque l'on regarde un film d'horreur ou que l'on déguste un plat pimenté sans même mentionner la violente intensité du plaisir sexuel.

**Aussi la souffrance n'est-elle vraiment insupportable que lorsqu'elle n'a**

### **aucun sens.**

C'est à partir de cette observation que Nietzsche a pris conscience que le nihilisme n'était nullement la conséquence du déclin des religions et des idéologies, mais qu'il constituait la maladie originelle de l'homme.

Alors que les animaux agissent par instinct sans se poser de questions sur le but de leur existence, l'être humain décide lui-même de son but de la vie, ce qui est sa grande force mais aussi sa grande détresse.

Le but de sa vie ? Lorsque l'homme cherche dans la nature une intention qui lui dicterait ce qu'il doit faire, il ne rencontre qu'un mur. Lorsqu'il cherche à se mettre au service d'un principe universel, il découvre qu'il n'en existe nulle part.

*En revanche, il prend conscience que le monde est une évolution perpétuelle qui ne va nulle part, qui n'atteint jamais son terme et qui ne répond à aucun ordre préétabli.*

### **La force de donner un sens à sa vie**

C'est pourquoi je vous supplie de ne pas vous laisser mener par le bout du nez par ceux qui prétendent connaître le sens de l'histoire, qui glorifient le modernisme à leur profit contre votre conservatisme et qui veulent changer les règles à leur avantage: **la force de l'être humain est de pouvoir choisir lui-même son but.**

Mais si, a contrario, il cède au nihilisme, il risque fort de succomber à la tentation d'inventer un monde imaginaire où la vie aurait enfin un sens. C'est ce que pense Nietzsche lorsqu'il écrit:

*« Il ne reste comme échappatoire que de condamner intégralement ce monde en devenir et d'inventer un monde qui se trouverait au-delà du précédent et qui serait le monde vrai »* (fragment posthume 1887-1888, 11).

À ce titre, le monde des idées platoniciennes, le paradis des croyants, la société sans classe du communisme, le marché transparent, libre et concurrentiel du capitalisme seraient quelques uns des palliatifs destinés à masquer la sensation d'absurdité que ressent l'être humain face à la vie.

Car Nietzsche estime que *« L'homme préfère encore vouloir le néant que de ne pas vouloir du tout »* (Généalogie de la morale, III, 28).

Si le scepticisme systématique est une faiblesse, de même le besoin de certitudes toutes faites en est une autre. C'est en exploitant cette faiblesse que les médias parviennent à inculquer à d'innombrables moutons les médiocres idées préfabriquées qu'ils sont chargés de diffuser par les professionnels de la manipulation de la faiblesse humaine.

Force est de constater en effet que l'être humain est prêt à croire aux affabulations les plus invraisemblables, comme l'astrologie, ou à se laisser intimider par les manipulations les plus perverses, comme celle du péché originel qui expliquerait la souffrance de l'humanité toute entière, ou même à se laisser tyranniser, malmener, voire torturer par n'importe quelle discipline, pourvu qu'elle lui procure le mirage d'un sens.

De ce dernier point de vue, le comble de l'absurde est atteint avec le « sacrifice » des terroristes manipulés pour tuer et mourir ! Pour Nietzsche, le fanatisme lui apparaît comme le symptôme le plus pathologique de la faiblesse humaine, un fanatisme dont l'unique fonction serait d'occulter à ceux qui s'y livrent le non-sens de la vie.

Serons nous assez forts choisir nos propres buts, inventer nos propres idéaux, donner nous-mêmes un sens à notre existence ou serons nous assez faibles pour nous mettre en quête de quelqu'un qui nous dicte un sens préfabriqué de la vie, auquel il nous suffira de nous soumettre?

*« To be or not to be, that is the question... »*

*Thus conscience does make cowards of us all, And thus the native hue of resolution Is sicklied o'er with the pale cast of thought... »*

(Shakespeare, Hamlet, Acte III, ouverture de la scène 1)

## **La volonté de puissance**

« La force de donner un sens à sa vie » trouve son origine dans notre volonté de puissance, que nous ne pouvons nier.

La vie a-t-elle un sens ? Mais, franchement, est ce que cela a un sens de se poser cette question ? Nietzsche y répond par la négative :

*« La valeur de la vie ne saurait être évaluée. Pas par un vivant qui est partie prenante dans la question. Ni évidemment par un mort. Par personne. » (Le Crépuscule des idoles, le problème de Socrate, 2).*

En vérité, personne ne peut trouver un sens global au monde, les plus stupides maudissant Dieu de tout le mal qui se produit sur Terre :

*« Le caractère général du monde est de toute éternité chaos, au sens de l'absence d'ordre, d'articulation, de forme, de beauté, de sagesse et de tous nos anthropomorphismes esthétiques, quelque nom qu'on leur donne. » (Le Gai Savoir, III, 109).*

Et pourtant, si nous observons ce qui se passe dans l'univers, nous voyons des torrents d'eau creuser inlassablement la roche pour se frayer un chemin, des termites grignoter des arbres pendant des décennies, des araignées tisser leur toile, le lierre envahir un mur, une entreprise racheter ses concurrents, un prédateur manger ses proies, des trous noirs engloutir des planètes...

Aucune loi, aucun ordre ne semble régner sur ces forces qui s'affrontent, qui se détruisent, qui s'allient parfois. Pourtant, chaque élément de l'univers possède son propre sens : croître, augmenter, s'épandre, s'intensifier, se renforcer.

Nietzsche a donné un sens à ce but universel : **la volonté de puissance**.

Car la vie n'est pas simple volonté de vivre. Elle n'est pas non plus une simple lutte pour survivre. Nous ne nous contentons pas d'être, nous voulons davantage.

Il est tentant, donc facile, de condamner l'immoralité de cette lutte sans fin qu'est la vie. On peut estimer que l'homme a vocation à mettre fin à cette lutte insensée et renoncer à la volonté de puissance pour trouver enfin la paix.

Mais le paradoxe est que cette lutte contre la volonté de puissance est **elle-même** volonté de puissance: en condamnant cette dernière, nous augmentons notre propre puissance en tant qu'autorité morale opposée à la volonté de puissance ! Nous sommes du côté des gentils, nous sommes pour la paix...

Même l'ermite qui se retire dans le désert est motivé par sa volonté de puissance, puissance de l'autonomie envers le reste du monde. Le scientifique qui renonce au pouvoir politique veut la puissance lorsqu'il cherche à soumettre la nature à ses théories. De fait, il est vain de lutter contre la volonté de puissance : nous sommes volonté de puissance, nos instincts, nos pulsions, nos idées, nos habitudes qui veulent dominer ceux des autres !

Paradoxalement, se soumettre à une autorité semble le contraire de la volonté de puissance, sauf que du même coup l'on participe de la puissance dominante et l'on profite de cette puissance supérieure pour soumettre plus faible que nous. La tyrannie des petits chefs nous le montre quotidiennement dans les administrations et les entreprises.

Tout exécutant sait que sa soumission lui permet de participer à la domination totale des autres, ceux qui ne veulent pas se soumettre. Le summum de cette soumission consiste à sacrifier sa vie à une idée. Se faire exploser face à un supposé ennemi de l'idée permet d'atteindre dans la mort une puissance inaccessible dans la vie.

Cette morale du sacrifice prend, heureusement pour les autres, des formes plus douces, comme l'abnégation au travail, l'action charitable ou même le renoncement à un héritage qui inspira à Nietzsche le texte suivant à propos du philosophe Wittgenstein, étalant sa grandeur d'âme parce qu'il renonçait à son héritage :

*« En vous immolant, vous vous êtes enivré du sentiment de puissance. Vous vous sacrifiez seulement en apparence, car dans votre pensée, vous jouissez de vous-même comme si vous étiez Dieu »* (Aurore, IV, 215).

*Voilà Wittgenstein démasqué et nous tous avec lui, qui nions notre volonté de puissance, alors qu'elle est inhérente à la vie...*

### **Les multiples sens du monde**

Dans un de ses derniers textes, Nietzsche récapitule sa pensée ainsi :

*« Qu'est-ce qui est bon ? Tout ce qui élève en l'homme le sentiment de la puissance, la volonté de puissance, la puissance même.*

*« Qu'est-ce qui est mauvais ? Tout ce qui provient de la faiblesse.*

*« Qu'est-ce que le bonheur ? Le sentiment que la force croît, qu'une résistance est surmontée. »* (L'Antéchrist, 2)

La vie ne se situe pas au sein d'un ordre global de l'univers, mais dans chaque acte, chaque mouvement, en somme dans le sentiment de puissance que nous éprouvons.

Nous ressentons du plaisir quand notre puissance augmente, après avoir surmonté une résistance, et nous éprouvons de la douleur quand notre puissance diminue et que nous succombons à une résistance.

Mais alors, n'est-il pas absurde que de ne valoriser la vie que par rapport à l'étalon du sentiment de puissance ? Pourquoi se livrer à une course effrénée vers le toujours plus, en d'autres termes vers la croissance, au point de faire un drame de son absence, avec son cortège de chômeurs ?

Pour Nietzsche, la volonté de puissance est une surabondance de force que l'on a besoin d'extérioriser. Mais il ajoute aussitôt que l'accroissement de la puissance nécessite une organisation, suppose la construction d'un ordre au sein du chaos qu'est le monde. L'entropie, cet autre terme pour le chaos, nous guette sans cesse.

Aussi, imposer sa puissance, c'est donner un sens aux événements et aux choses.

Cette volonté s'accompagne forcément d'une interprétation de la réalité : lorsque le lierre envahit un mur, il interprète sa surface comme un moyen de capter l'énergie émise par le soleil pour se développer. Il ne faut pas oublier que la volonté de puissance est associée à la vie en général, y compris humaine. Elle nous indique

que l'on ne peut pas dissocier la connaissance et l'action, car la première implique toujours la seconde. La connaissance neutre n'existe pas, pas plus que les faits en soi: il n'existe que des interprétations, notre interprétation de la réalité.

Non, le monde n'est pas dénué de sens, contrairement à ce que soutiennent les nihilistes qui hantent la pensée unique. La réponse est, qu'au contraire, **le monde fourmille d'une infinité de sens**. Car, comme chaque être vivant interprète la «réalité» à partir de sa propre perspective, il coexiste une multitude d'interprétations du monde.

Proclamer que la vérité n'existe pas, c'est écrire qu'il n'existe pas de vérité unique, non pas qu'il n'existe pas de vérité du tout, mais que de multiples vérités sont possibles. Au lieu de nous replier, abattus, sur l'absence de vérité, augmentons notre puissance pour élargir notre vision de la vie, pour créer de nouveaux sens, plus élevés, plus riches, plus nuancés.

Zarathoustra proclame : « vouloir libère ! ». La volonté, en tant qu'interprétation créatrice de sens, nous libère du nihilisme.

*La volonté de puissance de Nietzsche est donc un appel à ne pas nous résigner : que se couche, épuisé, celui qui s'y refuse !*

### **La maladie du ressentiment**

La volonté de puissance est-elle donc une valeur en soi ?

Au-delà de la volonté de puissance, Nietzsche se propose d'élargir notre perspective par une morale qui célèbre la vie. Il appelle cette morale, la morale des « seigneurs », une morale dont le point de départ ne consiste pas à juger les autres. Elle commence au contraire à regarder ce qui est, chez soi, digne d'être honoré, parce que cela nous permet de pérenniser notre bonheur, notre talent ou notre courage. Nietzsche avance que c'est une morale positive, parce qu'elle commence par l'acceptation de la vie, avant d'en déduire ce qui est bon et mauvais : est bon, tout ce qui concourt à valoriser la vie, cette vie que nous avons la chance de posséder. Est mauvais, tout ce qui, dans cette vie, est faible, raté, malheureux. Il ne s'agit alors pas de détruire ce qui est mauvais en nous et autour de nous, mais de nous en tenir à distance pour préserver ce qui est bon.

À cette morale des « seigneurs », Nietzsche oppose la morale des « esclaves » qui a besoin d'un extérieur à qui elle commence par dire non. C'est une morale qui se fonde sur le *ressentiment*, qui est le sentiment que ma souffrance a pour origine quelqu'un qui en est responsable :

*« D'instinct, celui qui souffre cherche toujours une cause à sa souffrance, ou plus précisément un auteur coupable de sa souffrance, sur lequel il puisse décharger ses affects en effigie ou en réalité. »* (La Généalogie de la morale, III, 15).

Le ressentiment est une forme de vengeance qui se retourne contre soi. Si l'on était capable de réagir à une exaction, nous serions du même mouvement libéré de notre agressivité. Celui qui a assez de force pour se défendre, assez de courage pour donner la réplique ne connaît pas la lente incubation de la violence rentrée. Mais en intériorisant la vengeance, nous devenons victime de notre souffrance, de notre haine, de notre impuissance.

Pour se libérer de cette escalade autodestructrice, la recette est pourtant simple : l'oubli.

Pour Nietzsche, la capacité à oublier les expériences pénibles est essentielle à la



santé de l'âme. De l'oubli, dépend notre faculté à digérer nos expériences négatives et donc à faire place à de nouvelles expériences, plutôt que de ruminer les anciennes :

« *Rouvrir d'anciennes plaies, se vautrer dans le mépris de soi et la contrition, est une maladie dont jamais le salut de l'âme ne pourra naître.* » (Fragment posthume de 1888, 14,155).

Le ressentiment repose sur deux pathologies de base, l'impuissance à réagir et l'incapacité à oublier. Il trouve son aliment dans l'idée que, si quelqu'un nous a fait du mal, c'est qu'il est coupable. On se persuade que celui-là a voulu délibérément nous faire du mal, qu'il n'y a ni hasard ni accident, à l'aide de la notion de libre-arbitre.

Pour Nietzsche, la notion de libre-arbitre » permet de juger, de punir et de contraindre l'être humain. Nous croyons que la reconnaissance d'une volonté libre de notre part est la condition de notre liberté d'agir, mais elle est surtout le moyen de nous faire savoir que nous devons agir autrement parce que nous en sommes capables, parce que cela ne dépend que de notre volonté. C'est ainsi que l'on peut exiger de quelqu'un qu'il soit autre que lui-même, de son propre chef.

Ainsi l'agneau reproche à l'oiseau de proie d'attaquer les agneaux, et l'en rend coupable. Mieux encore, il s'attribue le mérite d'être un agneau. Le mensonge est de prétendre que la faiblesse ne résulte que du choix de ne pas être fort. Il s'agit, par cette falsification, à la fois de culpabiliser son bourreau victorieux, mais d'interpréter son propre échec comme une démonstration de vertu, de grandeur morale. Le résultat est qu'elle affaiblit encore les faibles en les persuadant que leur faiblesse est leur plus grand mérite.

C'est alors que le faible cherche dans le secours de la morale et de la métaphysique le moyen de se venger, dans un monde idéal, de la défaite qu'il a connue dans la réalité.

*Le besoin compulsif d'un bouc émissaire est le moyen le plus efficace pour ne pas s'occuper de ce que l'on peut améliorer soi-même.*

## **La vraie nature de la morale**

Eprouver un ressentiment consiste à intérioriser la violence, qui consiste à ruminer une vengeance imaginaire, que l'on n'exercera réellement jamais. Mais la mauvaise conscience est une arme pire encore.

En effet, alors que le ressentiment correspond à la recherche d'un coupable de son mal être, la mauvaise conscience consiste à se martyriser soi-même. Certes, la mauvaise conscience est inhérente à la vie en société, car la tranquillité de la société exige que les individus ne déversent pas leur violence intérieure sur les autres, mais la retournent contre eux-mêmes.

Il n'est d'ailleurs pas suffisant d'expliquer aux déshérités qu'ils sont responsables de leur propre malheur, mais encore faut-il culpabiliser les personnes qui ont l'outrecuidance de s'estimer heureuses.

C'est ainsi que nos moralistes nous expliquent que la prospérité, d'ailleurs en peau de chagrin, des occidentaux provient de leur passé colonial et de l'exploitation de la nature, afin de nous inviter aussitôt à nous en repentir parce que nous en serions, aujourd'hui et personnellement, coupables. Il s'agit à toute force de nous priver du droit au bonheur, nous qui avons la « chance » de vivre dans un ilot de prospérité

entouré d'un océan de pauvreté et de malheurs.

D'ailleurs, si par malheur un jour, nous nous trouvions plongés à notre tour dans l'océan en question, nos moralistes nous expliqueraient aussitôt que nous sommes les premiers responsables de nos épreuves.

**Car il n'y a pas d'issue : soit l'homme est coupable de son bonheur, soit il est coupable de son malheur, mais toujours coupable.**

À cet effet, celui qui préfère jouir de l'instant présent plutôt que de penser à l'avenir de la planète, ou de lutter contre les injustices doit sans répit être accusé d'égoïsme, d'insouciance ou d'hédonisme, et les pires catastrophes doivent lui être prédites, à cet homme insouciant, sauf s'il fait pénitence !

De ce point de vue, rien n'est plus tristement burlesque que ces vieilles personnes, collées devant leurs écran de TV, qui se désolent des catastrophes futures que leur annonce quotidiennement les journalistes payés pour contrôler le troupeau, alors que leur espérance de vie est assez courte pour leur garantir, même si ces prévisions tragiques se révélaient réalistes, que jamais elles ne les verraient personnellement !

Comme l'envie nous démange de leur crier : mais vivez, que diable !!!!

Aussi, peut-être pire que la souffrance, la violence, l'injustice, l'idée de punition, de culpabilité et de responsabilité empoisonne t-elle la vie des hommes, qui finissent par rendre la vie elle-même coupable de leur souffrance.

*Pourtant, nous sommes aussi peu coupables que méritants de ce que nous sommes, alors que la morale veille sur nous, avec pour but légitime de dresser l'individu afin de transformer une meute de bêtes sauvages en un troupeau d'animaux coupables, donc dociles.*

**Vous avez dit « individu » ?**

Alors la morale, selon Nietzsche, ne serait qu'un moyen de nous dresser à vivre ensemble ? Pourquoi pas, après tout, c'est assez logique, car selon lui, le ciment de toutes les morales n'est pas l'amour, mais la crainte du prochain.

Il est vrai que nous avons peur du jeune qui pourrait nous arracher notre sac à main, du barbu qui pourrait se révéler un dangereux terroriste, mais aussi du passager qui parle trop fort dans le train, du fumeur qui pourrait empoisonner nos poumons, du chef qui pourrait nous harceler, du dragueur qui voudrait nous transformer en objet sexuel, du photographe qui pourrait nous voler notre droit à l'image ou du raciste dont les propos pourraient heurter notre amour propre.

La liste des « violences » verbales finit par laisser penser que tout échange avec les autres humains est plus ou moins perçu comme une violence. D'ailleurs, chacun a fait l'expérience de la peur qu'il inspire à l'autre, simplement en lui disant bonjour.

Il est vrai aussi que le troupeau humain a instinctivement peur de tout ce qui pourrait déranger ses convictions, ses habitudes ou sa cohésion.

Aussi, l'individu, qui se revendique en tant que tel, est par définition l'ennemi du troupeau.

D'un autre côté, l'individu n'a pas forcément envie de se différencier des autres. Au contraire, il peut trouver rassurant de n'être qu'un numéro dans le troupeau. Il peut être commode de se cacher derrière des principes pour ne pas devoir affronter ses propres désirs : on trouve une sorte de paresse derrière toute morale, dans la mesure où elle propose des schémas d'action préfabriqués.

Aussi Nietzsche avance t-il que la morale est aussi fortement motivée **par la crainte de soi-même** que par la crainte des autres : la morale serait le refuge idéal pour celui qui veut s'épargner l'effort de s'interroger sur ses propres objectifs.

Car, si nous devons avoir des vertus, elles ne sauraient être que personnelles et non pas communes à tout le troupeau. S'il existe un authentique devoir moral, il consiste à faire impérativement ce que moi seul, et personne d'autre, peut et doit accomplir. Il s'agit alors de la nécessité intérieure qui me force à agir d'une manière singulière, au risque de choquer tout le troupeau :

*« Aussi longtemps qu'on te louera, crois bien toujours que tu n'es pas encore sur ta voie, mais sur celle d'un autre. »* (Humain, trop humain, II,1,340).

Mais il ne s'agit pas pour autant de se replier dans l'individualisme, car *« l'individu en soi est une erreur et il n'y a pas de vérités individuelles, mais seulement des erreurs individuelles, dans la mesure où nous sommes des bourgeons sur un arbre, qui ne savent rien de l'intérêt de l'arbre que nous pourrions devenir »* (Fragment posthume, 1881,11,7).

*L'individu, vu comme un moi autonome est une illusion, proclame Nietzsche. Nous devons nous voir comme un maillon d'une lignée qui plonge dans le passé pour s'élancer vers l'avenir.*

## **Oui à la vie**

Si le moi autonome paraît une illusion pour Nietzsche, il reste à créer notre individualité en commençant par accepter notre vie.

Nietzsche estime en effet que l'on ne peut jamais condamner LA vie à cause des horreurs dont on ne cesse jamais de nous abreuver et maudire SA propre vie parce que nous nous sentons malheureux.

Porter un jugement sur sa vie est sans objet.

Nous avons tous connu des moments de grâce où la vie était simple et lumineuse. Aussi rares et éphémères soient-ils, ces moments n'en sont pas moins liés aux périodes de souffrance qui les précèdent et qui les suivent. Vouloir isoler les périodes de bonheur (c'est cela que je vise !) des moments de malheur (c'est cela que je refuse !) n'a pas de sens, car ces derniers sont justement les chemins qui nous conduisent aux instants de bonheur.

C'est ainsi que l'on ne peut pas maudire la solitude alors qu'elle est à la fois la préparation et la conséquence de la communion entre deux êtres, car refuser à tout prix de faire face à la solitude implique de se priver de l'accomplissement amoureux qu'elle prépare. En somme, nous ne pouvons pas vouloir le plaisir sans accepter la souffrance, le bonheur sans accepter le malheur.

Ce qu'il nous faut comprendre et donc accepter, c'est l'imbrication des événements de la vie, qui fait que la réalisation de chacun d'entre eux est conditionnée par tous les autres.

Nietzsche, en utilisant l'expression « amor fati » qui signifie ici « aime ton destin » nous engage à une sorte de thérapie.

**Dire oui à la vie**, c'est lutter contre le ressentiment, contre la mauvaise conscience et contre le nihilisme.

Pour Nietzsche, il ne s'agit pas pour autant de se résigner à l'intolérable mais de prendre ses distances. Plutôt que de contester l'insupportable, en se révoltant par exemple contre l'injustice, une révolte ce qui rend notre vie dépendante du combat que nous livrons, ce qui ancre ce que nous ne voulons pas supporter au sein de

notre vie, prenons nos distances.

C'est à un art de l'esquive, de la prise de distance avec ce qui aiguise notre rancœur que nous convie Nietzsche, qui y voit le fondement d'une morale élevée.

Contrairement à celui qui reste esclave de ce qui le meurtrit, en contrepartie de sa volonté de revendiquer sa vertu, celle de la lutte contre l'inacceptable, l'homme s'élève en ne cherchant pas à combattre ce qu'il juge mauvais, mais simplement à l'ignorer en prenant ses distances.

Plutôt que de pester contre la société de consommation en remplissant son caddie, plutôt que de tempêter contre la société du spectacle tout en restant collé à son poste de télévision, plutôt que de rager contre des journalistes-propagandistes que l'on écoute tous les jours et plutôt que d'arracher rageusement des affiches dans le métro que l'on a regardées, il s'agit de consommer raisonnablement, d'éteindre son téléviseur, de lire des écrits de qualité au lieu de la propagande et de la poésie plutôt que des textes publicitaires.

Avec le temps et encore récemment, la prise de distance m'est apparue comme une composante importante de ma philosophie, ou, pour prendre le mot en son sens originel, mon amour de la sagesse. Se détourner de l'inacceptable et prendre ses distances me semblent, avec l'expérience, constituer une forte recommandation de Nietzsche, pour qui veut vivre en paix, loin des combats inefficaces et des tourments inutiles.

*Faut-il pour autant ne jamais lutter contre l'inacceptable ?*

### **Mort aux faibles ?**

Dans l'esprit du philosophe, il ne s'agit pas de renoncer à intervenir lorsque l'on a les moyens de le faire, mais de ne pas se complaire dans un ressassement stérile de nos querelles, afin de ne pas s'épuiser dans un combat aussi interminable que vain. Cela n'a aucun sens, par exemple, de condamner matin et soir des journalistes auxquels on ne peut pas répondre ou des politiques auxquelles on ne peut pas s'opposer ou encore des comportements que l'on déplore, mais que l'on ne peut pas changer.

Par contre, l'attitude qui paraît correcte à Nietzsche consiste à rester en éveil, afin d'intervenir, dès que nous en avons les moyens, face à ce qui nous paraît inacceptable.

Pour ce faire, nous devons nous concentrer sur notre capacité d'action :

*« Au fond, j'ai en horreur toutes les morales qui disent : « ne fais pas telle chose ! renonce ! dépasse toi ! Je suis en revanche bien disposé envers les morales qui m'incitent à faire quelque chose... » (le Gai Savoir, IV, 304)*

Pour Nietzsche, « nier », « refuser » sont les signes d'une impuissance à transformer la réalité.

Ce sont leurs faiblesses qui empêchent la plupart des êtres humains de dire « oui à la vie » : c'est parce qu'ils sont trop faibles, physiquement ou psychologiquement, qu'ils manquent de ressort et de défenses, qu'ils ne supportent le poids de l'existence, qu'ils sont incapables d'encaisser les coups du sort, c'est pour toutes ces raisons que les hommes en sont réduits à rejeter la vie en bloc.

Or, la logique de la vie implique que toute déconvenue, toute souffrance, toute tragédie de l'existence doit être l'aiguillon de notre force ; chacune d'entre elles devrait nous inciter à affirmer notre volonté de puissance de manière toujours plus

vigoureuse, c'est à dire de manifester notre volonté de vivre.

Ce n'est pas parce que nous avons des idées noires que nous nous sentons blasés ou dégoutés, mais c'est parce que notre énergie vitale est affaiblie que nous avons besoin de nous réfugier dans des idées noires. Les délires meurtriers des fanatiques, comme les excès de toutes sortes, qu'ils s'expriment sous forme de violences, de drogues ou d'addictions diverses, s'expliquent par la faiblesse de ceux qui y succombent. C'est cette langueur qui nous contraint à rechercher des excitations toujours plus puissantes pour se sentir en vie.

Du coup, Nietzsche n'y va pas par quatre chemins avec les faibles :

« Les faibles et les ratés doivent périr. Et on doit même encore les y aider » (L'Antéchrist 2). Incroyable ! Un nazi avant l'heure ! Heureusement, il faut comprendre qu'il s'agit plutôt d'une démonstration philosophique que d'un appel au meurtre !

Le but de cette phrase choquante est de montrer que, si l'on ne modifie pas nos valeurs, l'instinct d'autodestruction contenu dans notre faiblesse nous conduit logiquement à la mort, qui est la conséquence logique du nihilisme : énoncer que les faibles doivent périr, c'est nous inciter à choisir la vie.

*Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on veut dire par le terme de « faiblesse »...*

### **Éloge de la lenteur**

Qu'entendons nous en effet par « faiblesse »? doit-on la voir comme un manque de volonté ou comme une incapacité à prendre des décisions et à s'y tenir ? Ainsi « être faible » se manifesterait à la fois par le manque de volonté pour résister aux tentations, mais aussi pour entreprendre une action positive...

Or, malgré l'image qu'il utilise en se référant à *la volonté de puissance*, Nietzsche ne croit pas plus au concept de volonté qu'à celui de liberté. Il ne pense pas que la volonté soit une faculté autonome capable de maîtriser notre vie intérieure, faite de pulsions, d'instincts et de désirs. Aussi ne considère-t-il pas la faiblesse comme un défaut intrinsèque. Pour lui, la faiblesse, comme la force, correspondent plutôt à la manière dont nous organisons notre vie intérieure. Il estime que, lorsque nos pulsions sont structurées en un système cohérent, nous avons le sentiment d'avoir une volonté forte. Au contraire, quand nos pulsions sont désorganisées et se combattent mutuellement, nous sommes faibles.

D'après Nietzsche, la faiblesse se caractérise par deux caractéristiques particulières, l'incapacité à résister à une impulsion et l'anarchie des pulsions. Il leur oppose **la lenteur**, qui permet de freiner la tendance à réagir immédiatement aux stimuli qui nous agressent, tout en concentrant nos forces pour leur permettre de les rassembler vers un but.

La faiblesse se traduit alors par la dissipation, la distraction permanente, qui ne permettent pas de s'engager dans un projet à long terme. C'est ainsi que certains sont littéralement incapables de supporter une minute de silence, et il faut que leur attention soit en permanence accaparée par des images télévisées, une conversation téléphonique ou un jeu vidéo.

Le paradoxe que propose Nietzsche réside dans ce que la faiblesse ne consiste pas à se trouver dans l'incapacité d'agir mais dans celle de **ne pas agir**. Pour lui, pour nous renforcer, nous devons donc apprendre à ne rien faire :

*« On ne réagit jamais plus rapidement, plus aveuglement, dont quand on ne*

*devrait pas réagir du tout. La force d'une nature se trouve dans l'attente et la remise au lendemain de la réaction* » (Fragment posthume de 1888, 14, 102).

Cette éducation de la volonté consiste à apprendre la lenteur, plus précisément la capacité à réagir lentement, en s'imposant une sorte d'inhibition de la volonté. Inversement, la faiblesse consiste à réagir spontanément, à l'emporte-pièce, sans laisser mûrir notre réflexion. Combien de fois nous est-il ainsi arrivé de regretter d'avoir réagi à chaud, d'avoir employé sur le coup de l'émotion des mots trop forts, d'avoir pris dans le feu de l'action des décisions sur lesquelles nous ne pouvons plus revenir désormais ?

On ne perçoit en effet les détails et les subtilités d'une situation que si l'on suspend son jugement pour s'abandonner à la contemplation. Nietzsche en fait même un projet éducatif :

*« Apprendre à voir, habituer l'œil au calme, à la patience, au laisser-venir-à-soi ; différer le jugement, apprendre à faire le tour du cas particulier et à le saisir de tous les côtés. »* (Le crépuscule des idoles, 6)

Ce que Nietzsche appelle force est donc tout le contraire de la brutalité, de l'agressivité ou de la démonstration ostentatoire : il est question de retenue, de calme, de temps pris pour agir.

*Il estime que la véritable activité surgit d'une passivité profonde, issue de la patience d'attendre que notre force grandisse.*

### **Le droit d'être irrationnel**

Nietzsche va jusqu'à soutenir que cette longueur et cette patience ne sont pas seulement le fait d'un individu, mais de notre lignée tout entière, car, pour lui, nous sommes les héritiers de l'énergie que nos ancêtres ont amassé ou gaspillé. Ce sont eux qui nous ont transmis une somme d'efforts, de renoncements, de rêves et de frustrations qui sont désormais entre nos mains.

Pour lui, le débat sur la question de savoir, ce qui, chez l'individu, relève de l'inné et qui doit être distingué de l'acquis est stérile. Il considère en effet que tout ce nous possédons est acquis, à partir du moment où nous sommes immergés dès notre plus jeune âge dans les savoirs, les histoires, les goûts, les habitudes, les passions, la discipline, mais aussi les renoncements et les détestations de nos parents.

Encore que, pour Nietzsche, ces ancêtres n'ont rien à voir avec la biologie : dans *Ecce Homo*, il n'a pas peur d'écrire que c'est « *avec ses parents que l'on a le moins de parenté* ». Non, nos filiations, nos appartenances sont avant tout des lignées électives sur lesquelles nous devons nous adosser pour accumuler notre énergie en vue de l'utiliser. Cette force héritée du passé qui sommeille en nous, nous pouvons aussi la trouver dans l'énergie philosophique que nous ont légué, par exemple, Nietzsche, Clara Arendt ou Camus.

Il s'agit au total, comme le recommande ainsi Nietzsche à Lou Salomé, fin août 1882, de « *cette ancienne et très intime injonction : devenez ce que vous êtes !* »

Devenir ce que nous sommes ! C'est vite dit. Il s'agit donc de forger nos propres valeurs en nous appuyant sur notre héritage. Bien sûr, il est plus facile d'obéir à des codes qui nous sont dictés, parce que, dans ce cas, il suffit d'agir par automatisme comme nous le suggèrent les tenants de la pensée unique. L'endoctrinement moral a en effet l'avantage de nous donner bonne conscience en toutes circonstances :

« Comparé à celui qui a la tradition de son côté, et n'a pas besoin de raisons pour fonder ses actes, l'esprit libre est toujours faible, surtout dans ses actes. » (Humain, I, 5, 230)

Laissons à leurs chaînes, ces esprits embastillés et observons les difficultés de celui qui cherche, qui s'interroge, qui vit finalement. Ne fait-il pas souvent la part trop belle à la conscience plutôt que de laisser l'inconscient le guider ? Nietzsche observe que nous faisons appel à notre conscience quand nous tâtonnons pour trouver la bonne manière de faire ou quand nous ne savons pas ce que nous voulons.

Mais la plupart du temps, notre inconscient sait mieux que notre conscience ce qui est bon pour nous. Il note à ce propos « *qu'un instinct s'affaiblit lorsqu'il se rationalise* » (Le cas Wagner, postface), ce qui le conduit à s'opposer au culte de la lumière rationaliste, supposée éclairer tous les recoins de notre âme, car il ne s'agit nullement de rendre nos passions « raisonnables », comme le recommande Spinoza ou de suivre Socrate qui nous invite à ne retenir que les idées qui peuvent être soutenues par des arguments rationnels.

**Il s'agit au contraire de ne jamais céder à la tentation de se justifier !** Car se justifier ne consiste qu'à se mentir (et à mentir aux autres) en masquant son désir réel derrière une intention factice. Nos véritables raisons ne sont en effet jamais aussi simples que les explications fournies par la raison. Ce n'est donc pas la peine de chercher à toute force à enserrer nos aspirations dans un cadre rationnel et de vouloir à toute force placer nos désirs dans des cases.

*Il s'agit enfin de nous octroyer, à nous-mêmes, le droit d'être irrationnel!*

### **Deviens ce que tu es**

Irrationnel sans doute, mais pas inactif. Nietzsche nous incite à foncer sans écouter quiconque : « *une fois la décision prise, rester sourd, même aux meilleurs contre arguments, avec la volonté de devenir stupide à cette occasion* » (Par delà le bien et le mal, IV, 107).

Il estime en effet, qu'une fois que l'on décide d'agir, il faut concentrer toute sa force vitale dans l'action pour aller au bout des possibles, comme sait le faire le champion.

Car, si l'on désire exceller dans quoi que ce soit, dans le domaine artistique, scientifique ou sportif, il faut se fermer provisoirement à tout autre centre d'intérêt, se soumettre à des règles strictes et répéter inlassablement les mêmes procédures, comme le pianiste qui s'astreint à des heures de gammes, le scientifique qui corrige sans cesse ses protocoles d'observations ou le nageur et ses infinies longueurs de bassin.

Notre esprit, on le sent, devient plus intuitif, plus affuté, plus subtil et donc plus rapide que notre conscience ne nous le permettrait : que le joueur de tennis essaie donc de calculer son coup de raquette pendant les dixièmes de seconde où la balle arrive sur lui, et il ne fera que la regarder passer !

Toute cette concentration pour agir au mieux, un esclavage en somme ! C'est ce que pense aussi Nietzsche :

« *L'esclavage est, semble-t-il, au sens le plus grossier et le plus subtil, le moyen indispensable pour discipliner et élever l'esprit* » (Par delà le bien et le mal, V, 188)

Paradoxalement, l'esclavage est en effet la condition nécessaire de la véritable liberté, celle de transcender les limites que l'on s'est imposées. Les contraintes que nous nous infligeons canalisent et concentrent l'énergie dans une sorte de creuset qui donne à l'esprit la force de créer, voire de rompre les digues dans lesquelles il est enfermé : nous ne sommes jamais aussi puissants que lorsque nous agissons sous l'emprise de la nécessité.

Nietzsche note :

« *Ce qui est essentiel, c'est que l'on aille longuement dans une seule et même direction. Cela finit toujours par produire quelque chose qui fait que la vie sur terre mérite d'être vécue, que ce soit de la vertu, de l'art, de la musique, une découverte scientifique, un progrès de la raison, une avancée spirituelle, quelque chose qui nous transfigure, quelque chose de raffiné, d'un peu fou, de divin* » (Par delà le bien et le mal, V, 188)

Cette recommandation, il la traduit par ce curieux aphorisme:

**Nous devons apprendre à danser dans nos chaînes.** Danser dans nos chaînes ? Oui, car une fois rejetées les chaînes que l'on nous avait imposées, nous devons trouver notre nécessité intérieure, en d'autres termes nos chaînes personnelles.

Ces chaînes que nous acceptons pour découvrir notre destin, notre passion dominatrice, qui font que nous ne nous contenterons pas d'être ce que nous sommes, mais que nous nous sentirons contraints de DEVENIR ce que nous sommes.

*C'est ce que le poète grec Pindare voulait exprimer en proposant la maxime « Deviens ce que tu es ».*

## **Notre destin**

Cette injonction semble pourtant contenir une contradiction. Car, comment devenir ce que nous sommes déjà ? Dans la tradition socratique qui s'étend jusqu'à Freud, on peut essayer de résoudre cette contradiction en s'adossant à une autre maxime grecque, inscrite à Delphes sur le fronton du temple d'Apollon : « *Connais toi toi-même* ».

Par un long travail de remembrance et par une lente prise de conscience, cette maxime nous invite à éclairer progressivement les tréfonds de notre âme pour enfin nous connaître. C'est alors seulement que nous pourrions enfin devenir nous-mêmes après nous être profondément observés.

Ce n'est pas le point de vue de Nietzsche.

Ce dernier estime qu'il n'est pas nécessaire de chercher à mettre en lumière l'univers intérieur de nos pensées pour nous réaliser en tant qu'être humain : « *Ceux qui connaissent le succès ne se conduisent pas selon le précepte « Connais toi toi-même », mais comme s'il suffisait qu'ils veuillent un Moi pour devenir quelqu'un* » (Humain, trop humain, II, 1, 366).

Pour lui, en effet, la connaissance de soi est impuissante à nous donner un moi, pire, elle nuit à notre édification personnelle.

En affirmant que la conscience de soi est l'ennemi principal de la réalisation de soi, Nietzsche rompt avec l'histoire de la philosophie occidentale :

« *Que l'on devienne ce que l'on est suppose que l'on n'ait pas le moindre pressentiment de ce que l'on est* » (Ecce Homo, « Pourquoi je suis si avisé, 9).

« Prendre conscience » consiste en effet à falsifier notre vie intérieure, car cette



prise de conscience altère en profondeur notre univers pulsionnel. Pour Nietzsche, la conscience n'est pas un microscope destiné à explorer notre inconscient, mais une porte ouvrant sur le monde extérieur.

Elle souffre d'ailleurs d'un défaut majeur, celui de ne pouvoir en user qu'au travers des mots que l'on nous a appris pour caractériser nos sensations : « *Chaque mot est un préjugé* » (Fragment posthume 1883,12,1).

Chercher à prendre conscience de soi revient à représenter sa personnalité par une image préfabriquée et standardisée. En résumé, **il faut se perdre pour se trouver**. Les accidents de parcours, les aveuglements temporaires, les désillusions, les hésitations sont des étapes nécessaires dans la construction de soi. Car, plus nous errons, plus nous nous éparpillons, plus nous avons l'impression de changer de direction et plus nous percevons ce qui est immuable en nous.

À force d'explorer les possibles, nous nous heurtons à une barrière infranchissable que nous nous refusons dans un premier temps à identifier. C'est ce que Nietzsche appelle **le destin**, notre destin, qui tient à notre nature profonde. Cette barrière nous indique quelles sont nos limites sous la forme d'un trait de caractère que nous ne pouvons pas corriger, voire d'un défaut qui nous empêche d'apprendre d'une nouvelle expérience.

Chacun de nous possède donc une pulsion invariable, qu'aucun de nos efforts ne sera en mesure de changer. C'est cette pulsion qui délimite notre destin et autour de laquelle nous pouvons organiser les autres pulsions.

C'est notre capacité à nous organiser autour de notre pulsion centrale, et non notre volonté condamnée à l'échec de lutter contre elle qui distingue pour Nietzsche la différence entre les forts et les faibles.

*Car, alors que le faible est la proie de ses pulsions qui se combattent et se neutralisent, le fort est mobilisé par une pulsion dominante autour desquelles il ordonne ses pulsions secondaires...*

### **Vive nos ennemis !**

C'est ainsi que la découverte d'une grande passion peut remettre sur les rails une vie en perdition. Nombre de jeunes à la dérive changent du tout au tout le jour où ils rencontrent leur vocation, car c'est toujours une passion plus forte que toutes les autres qui dompte nos passions destructrices.

Finalement, l'important est d'être en paix avec ce que génère cette grande passion: « *Car une chose est nécessaire : que l'homme parvienne à être en paix avec lui-même. Car celui qui est mécontent de lui-même est toujours prêt à s'en venger...sur nous !* » (Nietzsche, Le Gai Savoir, IV, 290).

Pour que la grande passion mobilise notre énergie, nous devons rechercher le danger, en tant que meilleure thérapie contre la mélancolie, la rumination, la timidité :

*« Le secret pour retirer de l'existence la plus grande fertilité et la plus grande jouissance, c'est de vivre dangereusement ! »* (Le Gai Savoir, IV, 283).

Le danger a le mérite de nous contraindre à être fort, encore que le danger que vante Nietzsche concerne sans doute davantage la vie intérieure que les réalités physiques, sociales ou politiques. En ce sens, l'homme a besoin d'ennemis, parce qu'ils sont nécessaires pour rester en éveil.

Nietzsche suggère même de remercier ses ennemis pour leur hostilité, parce qu'il

faut être reconnaissant de ce que quelqu'un nous résiste, nous provoque et nous mette en question.

Du coup, l'hostilité, la discrimination et le harcèlement que l'on subit doivent s'interpréter comme une chance, car ce sont autant d'occasions d'inventer de nouvelles défenses. C'est ainsi que pour nombre de musiciens de jazz, la souffrance engendrée par le racisme a été l'occasion d'inventer une musique plus puissante, plus sophistiquée plus profonde que celle de leurs persécuteurs qui se trouvèrent bientôt contraints d'écouter, d'admirer, de copier leur musique.

Claude Nougaro écrit dans sa chanson sur Armstrong :

*« Armstrong, je ne suis pas noir,  
Je suis blanc de peau  
Quand on veut chanter l'espoir,  
Quel manque de pot  
Oui, j'ai beau voir le ciel, l'oiseau,  
Rien, rien, rien ne luit là haut  
Les anges... zéro  
Je suis blanc de peau »*

Nous devons apprendre à choisir nos ennemis de manière à mener une guerre productive. Le but de la guerre nietzschéenne n'est pas de vaincre mais de stimuler nos forces, aussi bien face à nos ennemis extérieurs qu'intérieurs.

C'est pourquoi nous ne devons pas chercher à éradiquer nos passions violentes ou à effacer nos angoisses, car nous nous construisons dans la lutte contre ces démons.

*En effet, pour Nietzsche, c'est dans le face à face avec la souffrance ou la méchanceté et dans la lutte contre sa propre faiblesse que l'homme est contraint de donner le meilleur de lui-même.*

### **Des vertus du mensonge**

La richesse d'une vie ne réside pas tant dans un bien-être sans accrocs que dans la manière dont nous faisons face aux tragédies. C'est pourquoi nous devons agir, tout en ne réfutant pas une démarche pessimiste face à la vie, un pessimisme bien défini par Schopenhauer, lorsqu'il décrit la cruauté aveugle et absurde de l'existence.

Faut-il en tirer pour autant des conséquences mortifères ? En somme, n'est-il pas envisageable d'être heureux, tout en étant pessimiste ?

Après tout, même lorsque la vérité est déprimante, voire désespérante, elle n'est pas tout, car elle n'obère pas une capacité plus fondamentale de l'homme que celle de la connaissance, que constitue sa capacité d'inventer, sa capacité de créer, sa capacité de fabuler et finalement sa capacité de mentir, de se mentir.

Car il faut bien observer le mensonge sous deux angles opposés.

D'un côté, il traduit **notre incapacité à regarder la réalité en face** afin de répondre à notre désir de nous dérober à nos responsabilités. De ce point de vue, Nietzsche a particulièrement bien observé le rôle du mensonge qui sert à se consoler de l'inaptitude à affronter les souffrances inévitables de l'existence :

*« Quelle quantité de vérité peut supporter, voire oser un esprit ? Tel a été pour moi, de plus en plus, le véritable critère de la valeur. Tout pas en avant dans la connaissance résulte du courage, de la dureté envers soi » (Nietzsche, Ecce Homo, préface, 3)*

Quelle quantité de vérité peut en effet supporter notre esprit ?

Car chercher la vérité implique d'être impitoyable face à ses propres souhaits, à ses besoins de certitudes et de consolations. C'est alors que l'erreur, toujours plus ou moins acceptée, voire volontaire, relève d'une forme de fuite devant l'insupportable.

**Aussi peut-on en conclure que le mensonge est nécessaire à la vie.** Toutes nos croyances, toutes nos connaissances, tous nos systèmes de représentation sont, en bonne partie, des mensonges.

Nous sommes bien obligés de plier la réalité à nos exigences.

Nous sommes bien obligés de simplifier la complexité des messages que nous recevons. Nous ne recevons que les messages que nous sommes capables de traiter et nous rejetons tous les autres. Sinon, comment vivre, au milieu de l'inacceptable, de l'incompréhensible ?

De tous les mensonges que l'homme est capable de produire pour survivre, l'art est sans doute la technique la plus élaborée. L'art nous offre en effet une représentation du monde qui le rend plus intense, plus beau, plus « vrai » que le réel.

C'est en s'opposant à l'humanisme qui veut nous convaincre que la connaissance ouvre la porte au bonheur et à la liberté que Nietzsche peut expliquer de manière convaincante le rôle de l'art pour l'humanité.

Puisque « *la vérité est laide* » (Nietzsche, Fragment posthume de 1888, 16 (40)), l'art est le meilleur outil dont dispose l'homme pour maquiller la laideur du monde, afin de faire du beau avec du laid.

*C'est l'immense vertu de l'art : nous permettre d'échapper à la laideur du monde. Pouvons nous aussi échapper au tragique de l'existence ?*

## **L'éternel retour**

Nous pouvons, et en même temps, nous ne pouvons pas fuir le caractère tragique de la vie, grâce, ou à cause, du concept de « l'éternel retour » que propose Nietzsche : « *Et si une nuit, un démon se glissait auprès de toi et te murmurait à l'oreille : « cette vie, il te faudra la vivre encore une fois, et encore d'innombrables fois; elle ne comportera rien de nouveau, chaque douleur et chaque plaisir reviendra sans cesse, selon le même enchaînement. Est ce que tu vas maudire ce démon ou est ce que tu vas le remercier ? » (Le Gai Savoir, IV, 341)*

L'idée de revivre une infinité de fois chaque instant de notre vie peut sembler à première vue démoniaque. Revivre nos désagréments, nos échecs, nos disputes, nos accidents, nos tragédies, nos maladies, notre mort. Et les revivre encore et toujours, dans le même ordre...

Dans l'esprit de Nietzsche, cette pensée désespérante est en même temps une thérapie. S'il y a éternel retour (et pourquoi n'y aurait-il pas éternel retour?), nous n'avons plus aucune excuse pour ne pas vivre pleinement notre existence.

Même le suicide n'est plus une échappatoire à la vie, puisque nous aurions à le vivre une infinité de fois.

Alors, si nous devons accepter l'hypothèse de l'éternel retour, il faut endosser pleinement notre vie pour que nous acceptions la répétition infinie de chacun de nos instants. Du coup, l'idée de l'éternel retour élimine la possibilité d'une vie

malheureuse, puisque je ne voudrais jamais répéter indéfiniment une telle vie. L'éternel retour ne nous laisse pas d'autre choix que de faire ce que nous aimons ou, écrit d'une autre manière, d'aimer ce que nous faisons.

L'idée de l'éternel retour nous réconcilie aussi avec le passé. Même si nous sommes capables de créer notre présent et de façonner notre avenir, nous restons prisonniers de notre passé sur lequel notre volonté n'a pas de prise. Nos regrets, nos remords, nos mauvaises décisions, les opportunités que nous avons ratés, la douleur des souvenirs pénibles ou la nostalgie des moments heureux, tout notre passé nous rappelle l'impuissance de la volonté. Mais si nous voulons le retour du présent, nous devons vouloir aussi le retour du passé, puisqu'il est aussi notre avenir.

Nous devons donc, avec l'éternel retour, **assumer nos actes, sans remords ni regrets**. Ainsi, nous nous réconcilions avec le temps, dès lors qu'il est éternel et circulaire.

Il faut bien sûr être amoureux de la vie pour demander une nouvelle part de souffrances et de joies, de blessures et de plaisirs, de surprises et de déceptions. Mais notre récompense sera de traverser victorieusement les marécages du pessimisme et du nihilisme.

*Mais quel est l'être humain qui est vraiment capable d'accepter l'éternel retour de sa vie ?*

### **Le surhomme**

Nietzsche se pose à lui-même la question : « *Je ne veux pas que ma vie se répète. Comment l'ai-je supportée ? En créant. Qu'est-ce qui me fait supporter son aspect ? Le regard vers le surhomme qui affirme la vie* » (Fragments posthumes, 1882-1883, 4, 81)

C'est en effet une tâche surhumaine. Il faut, soit être infallible pour que nos décisions soient dignes d'une répétition infinie, soit insensible à la souffrance pour supporter de l'éprouver pour l'éternité.

Dès lors, il faut sans doute se résoudre à la faiblesse humaine qui se manifeste par le besoin d'excuses lorsque l'on échoue et qui s'invente des échappatoires.

Pire encore, l'être humain se sent nécessairement coupable lorsqu'il jouit de la vie et il cherche des boucs émissaires lorsqu'il n'en jouit pas assez.

Or le concept d'*éternel retour* interdit ces excuses.

Est-ce trop demander à l'homme ?

Au fond, le seul qui serait capable d'accepter l'éternel retour ne peut être qu'un *surhomme*.

Pour Nietzsche, un surhomme n'est pas celui qui est doté d'une force surhumaine ou un génie. **Un surhomme est celui qui est capable d'accepter l'éternel retour, parce qu'il accepte pleinement la réalité.**

Être mécontent de sa vie, aspirer à un idéal qui est contraire à la réalité, vouloir se dépasser pour devenir un autre sont des faiblesses inhérentes à l'être humain.

De même, le désir d'une humanité composée de surhommes semble aussi la recherche d'un idéal qui est issu de la déception que l'homme lui-même ressent par rapport au comportement de ses semblables comme de soi-même.

Nietzsche répond à cet objection en invoquant le désir de se surpasser comme étant inhérent à la vie en général :

« *La vie m'a dit ce secret : « vois, dit-elle, je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même »* (Ainsi parlait Zarathoustra, II)

En effet, l'homme a toujours su qu'il lui fallait se dépasser. L'homme occidental l'a transformé en fuite hors de soi, notamment par la consommation, et par une négation de la réalité, comme celle de la vieillesse.

En Orient, l'homme ascétique prône de surmonter ses instincts à l'aide de la raison, en détruisant son corps pour glorifier son esprit.

Dans les deux cas, pour chercher à devenir Dieu, l'homme combat contre lui-même.

*Pour sa part, Nietzsche propose à l'homme de se dépasser, non pas en niant sa nature, mais en l'affirmant davantage. Pour lui, il ne s'agit pas d'aspérer à être Dieu, mais à être tout à fait humain.*

### **L'homme en transition**

Tout à fait humain, cela signifie que nous devons accepter d'être un pont au-dessus de l'abîme qui permet aux hommes futurs de progresser encore. Nos efforts ne porteront pas nécessairement leurs fruits durant notre vie, mais ils bénéficieront à d'autres, plus tard.

Il nous revient d'aller au bout de ce que nous pouvons faire, de manière à ce que nos échecs constituent l'humus des réussites futures et obtenues par d'autres. C'est en ce sens que Nietzsche écrit que nous devons *aller à notre perte*.

L'ego est une illusion parce que chaque individu n'est qu'une étape de transition dans l'évolution de l'humanité. Il s'agit d'œuvrer pour une grandeur humaine à venir, si on le veut !

Car nombreux sont ceux qui ne veulent pas être des créateurs. Ils ne tiennent pas à se poser des questions. Ils préfèrent le confort des idées reçues. Ils fuient les responsabilités pour se soumettre à un cadre, une hiérarchie, une morale.

Nietzsche reconnaît que ce sont eux qui tiennent le haut du pavé : « *seuls les médiocres survivront. Soyez comme eux, voilà la seule morale qui ait encore un sens !* » (Par delà le bien et le mal, IX, 262). Darwin a tort, soutient Nietzsche, ce ne sont pas les forts qui survivent et se reproduisent, ce sont les faibles. C'est pourquoi il soutient qu'il faut défendre, non les faibles contre les forts, mais les forts contre les faibles, en raison du surnombre de ces derniers.

Aussi Nietzsche ne défend-il pas l'égalité des droits, car la médiocrité comporte des privilèges, elle offre des facilités qui sont hors de portée des forts : « *Pour un médiocre, être médiocre est un bonheur* » (L'Antéchrist, 57).

La question qui décide de notre position dans la société hiérarchique de Nietzsche, quelque part entre les médiocres et les surhommes, dépend de ce que nous appelons notre bonheur.

Notre bonheur est-il dans le bien être douillet, dans le confort de croyances rassurantes, dans les habitudes d'une activité bien délimitée, dans la sécurité du présent ?

Ou ce bonheur se situe-t-il dans la victoire sur la souffrance, dans le risque de l'avenir, dans la quête de l'excellence ?

***C'est à cet instant précis que Nietzsche nous laisse à notre destin, sachant qu'il nous appartient de nous trouver...***

